

«Le monde ne peut se passer d'hommes cultivés.»

Ralph Waldo **Emerson**, né le 25 mai 1803 à Boston, Massachusetts, est décédé le 27 avril 1882 à Concord, également au Massachusetts.

Voilà un homme qui n'a cessé d'interroger la nature pour comprendre les voies à explorer afin de parvenir à un haut niveau de civilisation. Son regard est marqué d'une volonté de recherche permanente de perfection, à la hauteur de son idéal de progrès.

Ces deux textes d'Emerson, grand admirateur de Montaigne, expriment des convictions et des exigences morales qui se mêlent au bric-à-brac idéologique de son époque, et leur procure la saveur inimitable d'un met ou d'un vin qui garantit l'authenticité d'un terroir et la vérité d'une époque.

« Les hommes n'arrivent pas à s'unir par leurs mérites, mais s'ajustent les uns aux autres par leurs infériorités - par leur amour du bavardage, ou par simple tolérance ou bonté animale. Ils troublent et font fuir l'être qui a de hautes aspirations. »

François Busier

Consultant en communication

Conception-rédaction / Ingénierie éditoriale / Direction artistique

Contact : 06 09 11 73 75

Site : <http://www.francois-busier.com>

Mail : fr@francois-busier.com

Conception graphique : Fritz BANG / 2013

Le Rayon des **H**umanités
(On vous a pourtant prévenu.) VOLUME 26

Ralph Waldo **Emerson** - **Société et solitude - Civilisation**

26

Ralph Waldo Emerson

Société et solitude

(Introduction)

Civilisation

Le Rayon des **H**umanités
(On vous a pourtant prévenu.)

Société et solitude

(Introduction)

Civilisation

Le Rayon des **Humanités** | VOLUME 26
(On vous a pourtant prévenu.)

Ralph Waldo Emerson

Société et solitude

(Introduction)

Civilisation

Traduit par Marie Dugard (1911)

1899

Société et solitude

(Introduction)

Au cours de mes voyages, je me suis trouvé avec un humoriste qui avait chez lui un modelage de la Méduse de Rondanini, et qui m'assura que le nom sous lequel cette grande œuvre d'art figurait dans les catalogues était inexact ; il était convaincu que le sculpteur qui l'avait taillée la destinait à représenter la Mémoire, mère des Muses. Dans la conversation qui suivit, mon nouvel ami me fit quelques confidences extraordinaires. « Ne voyez-vous pas, » dit-il, la punition du savoir ? Ne voyez-vous pas que, pareil au bourreau du poème de Hood, chacun de ces scholars que vous avez rencontrés à S..., dût-il être le dernier homme, guillotinerait le dernier, sauf un ? » Il ajouta nombre d'observations piquantes, mais son sérieux évident retint mon attention et, durant les semaines qui suivirent, nous fîmes plus ample connaissance. Il avait des capacités réelles, un naturel aimable et sans vices, mais il avait un

défaut — il ne pouvait se mettre au diapason des autres. Son vouloir avait une sorte de paralysie, si bien que quand il se trouvait avec les gens sur un pied ordinaire, il causait pauvrement et à côté du sujet, comme une jeune fille évaporée. La conscience de son infériorité la rendait pire. Il enviait aux conducteurs de bestiaux et aux bucherons de la taverne leur parler viril. Il soupirait après le don terrible de la familiarité de Mirabeau, convaincu que celui dont la sympathie sait descendre au plus bas est l'homme de qui les rois ont le plus à craindre. Quant à lui, il déclarait ne pouvoir réussir à être assez seul pour écrire une lettre à un ami. Il quitta la ville, alla s'enterrer aux champs. La rivière solitaire n'avait pas assez de solitude ; le soleil et la lune le gênaient. Quand il acheta une maison, la première chose qu'il fit fut de planter des arbres. Il ne pouvait se cacher suffisamment. Mettez ici une haie, plantez là des chênes - des arbres derrière les arbres, et par-dessus tout, des feuillages toujours verts, car ils maintiennent le mystère autour de vous toute l'année. Le plus agréable compliment que vous pussiez lui faire, c'était de donner à entendre que vous ne l'aviez pas remarqué dans la maison ou la rue où vous l'aviez rencontré. Tandis qu'il souffrait d'être vu où il était, il se consolait par la pensée délicieuse du nombre inimaginable d'endroits où il n'était pas. Tout ce qu'il demandait à son tailleur, c'était cette sobriété de couleur et de coupe qui ne saurait jamais retenir l'œil un instant. Il alla à

Vienne, à Smyrne, à Londres. Dans toute la variété des costumes, le carnaval, le kaléidoscope des vêtements, il s'aperçut avec horreur qu'il ne pouvait jamais découvrir dans la rue un homme qui portât quoi que ce fût de pareil à son habillement. Il aurait donné son âme pour l'anneau de Gygès. Le tourment d'être visible, avait émoussé en lui les affres de la mort. « Croyez-vous, » disait-il, « que j'aie une telle terreur d'être tué, moi qui n'attends que le moment de laisser glisser mon vêtement corporel, de me dérober dans les étoiles lointaines, et de mettre des diamètres de systèmes solaires et d'orbites sidérales entre tous les esprits et moi - pour épuiser des siècles dans la solitude et oublier, si possible, jusqu'au souvenir même ? » Ses gaucheries sociales lui donnaient un remords allant jusqu'au désespoir, et il parcourait des kilomètres et des kilomètres pour se défaire de ses contorsions de visage, de ses tressaillements de bras et haussements d'épaules. Dieu peut pardonner les péchés, disait-il, mais pour la maladresse, il n'est point de pardon au ciel ni sur terre. Il admirait Newton, non pas tant pour ses théories sur la lune, que pour sa lettre à Collins, où il défend d'insérer son nom avec la solution du problème dans les *Philosophical Transactions* : « Cela me ferait peut-être connaître davantage, chose que je m'applique particulièrement à éviter. »

Ces conversations m'amènèrent un peu plus tard à connaître des cas similaires, et à découvrir qu'ils ne sont

pas très rares. On trouve peu de pures substances dans la nature. Les tempéraments qui peuvent supporter dans le plein jour les rudes procédés du monde doivent être d'une pauvre constitution moyenne - comme le fer et le sel, l'air atmosphérique et l'eau. Mais il est des métaux, comme le potassium et le sodium, qui, pour se garder purs, doivent être conservés sous le naphte. Tels sont les talents orientés vers une spécialité, qu'une civilisation à son apogée nourrit au cœur des grandes villes et dans les chambres royales. La nature protège son œuvre. Un Archimède, un Newton, sont indispensables à la culture du monde ; aussi les préserve-t-elle par une certaine sécheresse. S'ils avaient été de bons vivants, aimant la danse, le Porto et les clubs, nous n'aurions ni la «Théorie de la Sphère», ni les «Principes». Ils avaient ce besoin d'isolement qu'éprouve le génie. Chacun doit se tenir sur son trépied de verre, s'il veut garder son électricité. Swendeborg lui-même, dont la théorie de l'univers est fondée sur le sentiment, et qui revient à satiété sur les dangers et l'erreur de l'intellectualisme pur, est contraint de faire une exception extraordinaire : «Il est des anges qui ne vivent pas associés, mais séparés, chacun dans sa maison ; ceux-là habitent au milieu du ciel, parce qu'ils sont les meilleurs.»

Nous avons connu maintes gens d'esprit distingué qui avaient cette imperfection de ne pouvoir rien faire d'utile, pas même écrire une phrase correcte. Que tout

homme ayant des tendances délicates, soit disqualifié pour la société, c'est chose pire et tragique. A distance, on l'admire ; mais amenez-le face à face, c'est un infirme. Les uns se protègent par l'isolement, d'autres par la courtoisie, d'autres encore par des manières acidulées ou mondaines — chacun cachant comme il peut la sensibilité de son épiderme et son inaptitude à la stricte intimité. Mais, en dehors des habitudes de self-reliance qui doivent tendre en pratique à rendre l'individu indépendant de la race humaine, ou bien d'une religion d'amour, il n'est aucun remède qui puisse atteindre la racine du mal. Un tel individu semble à peine avoir le droit de se marier : comment pourrait-il protéger une femme, celui qui ne peut se protéger lui-même ?

Nous prions le Ciel de devenir des êtres de tradition. Mais s'il est quoi que ce soit de bon en vous, le Ciel avisé veille à ce que vous ne le deveniez pas. Dante était d'une société très désagréable, et on ne l'invitait jamais à dîner. Michel-Ange a connu à cet égard d'amers et tristes moments. Les ministres de la Beauté sont rarement beaux dans les salons et les carrosses. Christophe Colomb n'a point découvert d'île ni d'écueil aussi solitaires que lui-même. Cependant, chacun de ces maîtres a bien vu la raison de son isolement. Il était seul ? Certes, oui ; mais sa société n'avait d'autres limites que la quantité de cerveau que la nature avait désignée à cette époque pour diriger le

monde. « Si je reste, » disait Dante quand il fut question d'aller à Rome, « qui ira ? et si je pars, qui restera ? »

Mais la nécessité de la solitude est plus profonde que nous ne l'avons dit ; elle est organique. J'ai vu plus d'un philosophe dont le monde n'est assez large que pour une personne. Il affecte d'être un compagnon agréable ; mais nous surprenons constamment son secret, à savoir qu'il entend et qu'il lui faut imposer son système à tout le reste. L'impulsion de chacun est de s'écarter de tous les autres, comme celle des arbres de tendre au libre espace. Quand chacun n'en fait qu'à sa tête, il n'est pas étonnant que les cercles sociaux soient si restreints. Comme celui du président Tyler, notre parti se détache de nous tous les jours et, finalement, il nous faut aller en sullcy. Pauvre cœur ! Emporte mélancoliquement cette vérité — il n'est point de coopération. Nous commençons par l'amitié, et toute notre jeunesse se passe à rechercher et recruter la sainte fraternité qu'elle formera pour le salut de l'homme. Mais les étoiles les plus lointaines semblent des nébuleuses ne formant qu'une lumière ; cependant, il n'est point de groupe que le télescope ne parvienne à dissoudre ; de même, les amis les plus chers sont séparés par d'infranchissables abîmes. La coopération est involontaire, et nous est imposée par le Génie de la Vie, qui se la réserve comme une part de ses prérogatives. Il nous est facile de parler ; nous nous asseyons, méditons,

et nous nous sentons sereins et complets ; mais dès que nous rencontrons quelqu'un, chacun devient une fraction.

Bien que le fond de la tragédie et des romans soit l'union morale de deux personnes supérieures, dont la confiance mutuelle pendant de longues années, dans l'absence et la présence, et en dépit de toutes les apparences, se justifie à la fin en prouvant victorieusement sa fidélité devant les dieux et les hommes, source de joyeuses émotions, de larmes et de triomphe — bien que cette union morale existe pour les héros, cependant, eux aussi, sont aussi loin que jamais de l'union intellectuelle, et l'union morale n'a pour but que des choses comparativement basses et extérieures, comme la coopération d'une compagnie maritime ou d'une société de pompiers. Mais comme tous les gens que nous connaissons sont insulaires et pathétiquement seuls ! Et quand ils se rencontrent dans la rue, ils n'osent dire ce qu'ils pensent l'un de l'autre. C'est à bon droit, en vérité, que nous reprochons aux hommes du monde leurs politesses superficielles et trompeuses !

Telle est la tragique nécessité que l'expérience rigoureuse découvre sous notre vie domestique et nos rapports de voisinage, nécessité qui, comme avec des fouets, pousse irrésistiblement chaque âme adulte au désert, et fait de nos tendres contrats quelque chose de sentimental et de momentané. Nous devons conclure

que les fins de la pensée étaient péremptoires, puisqu'elles ont dû être assurées à un prix si ruineux. Elles sont plus profondes qu'on ne peut le dire, et relèvent de l'immense et de l'éternel. Elles descendent à cette profondeur d'où la société même surgit et où elle disparaît — où la question est : Qui a la priorité, l'homme ou les hommes ? — où l'individu est absorbé en sa source.

Mais il n'est point de métaphysique qui puisse légitimer ou rendre tolérable cet exil parmi les rochers et les échos. C'est là un résultat si contraire à la nature, c'est une vue si incomplète, qu'il faut la corriger par le sens commun et l'expérience. « L'homme naît auprès de son père et y demeure. » L'homme a besoin du vêtement de la société, sinon on a l'impression de quelque chose de nu, de pauvre, d'un membre qui serait comme déplacé et dépouillé. Il doit être enveloppé d'arts et d'institutions, tout comme de vêtements corporels. De temps à autre, un homme de nature rare peut vivre seul, et doit le faire ; mais enfermez la majorité des hommes, et vous les désagrégerez. « Le roi vivait et mangeait dans sa grand'salle avec les hommes, et comprenait les hommes, » dit Selden. Quand un jeune avocat dit à feu M. Mason : « Je reste dans mon cabinet pour étudier le droit. » — « Étudier le droit ! » répliqua le vétéran, « c'est au Tribunal qu'il vous faut étudier le droit ! » Et la règle est la même en littérature. Si vous voulez apprendre à

écrire, c'est dans la rue qu'il faut le faire. En vue de l'expression, comme en vue de la fin des beaux-arts, vous devez fréquenter la place publique. La société, et non le collège, voilà le foyer de l'écrivain. Le scholar est un flambeau qu'allument l'amour et le désir de tous les hommes. Sa part et son revenu, ce ne sont jamais ses terres ou ses rentes, mais le pouvoir de charmer l'âme cachée qui se tient voilée derrière ce visage rosé, derrière ce visage viril. Ses productions sont aussi nécessaires que celle du boulanger ou du tisserand. Le monde ne peut se passer d'hommes cultivés. Dès que les premiers besoins sont satisfaits, les besoins supérieurs se font sentir impérieusement.

Il est difficile de nous magnétiser, de nous exciter nous-mêmes ; mais grâce à la sympathie, nous sommes capables d'énergie et d'endurance. Le sentiment de l'entente enflamme les gens d'une certaine ardeur d'exécution à laquelle ils atteindraient rarement s'ils étaient seuls. C'est là l'utilité réelle de la société : il est si facile avec les grands d'être grand, si facile de s'élever à la hauteur du modèle existant — aussi facile que pour l'amoureux de nager vers sa fiancée à travers les vagues auparavant si effrayantes. Les bienfaits de l'affection sont immenses ; et l'événement qui ne perd jamais son charme, c'est la rencontre d'êtres supérieurs en des conditions qui permettent les plus heureux rapports.

De ce que les soirées nous semblent fastidieuses, et que la soirée nous juge fastidieux, il ne s'ensuit

nullement que nous ne soyons pas faits pour le monde. Un «backwoodsman», qui avait été envoyé à l'Université, me disait que quand il avait entendu les jeunes gens les mieux élevés causer ensemble à l'École de Droit, il s'était regardé comme un rustre; mais que toutes les fois qu'il les avait pris à part et en avait eu un seul avec lui, c'était eux les rustres, et lui l'homme qui valait le mieux. Et rappelons-nous — les heures rares où nous avons rencontré les meilleurs êtres: nous nous sommes alors trouvés nous-mêmes, et pour la première fois la société a semblé exister. C'était la société, bien que dans l'écoutille d'un brick, ou les îlots de la Floride.

Un homme de tempérament froid, nonchalant, pense qu'il n'a pas assez de faits à apporter à la conversation, et doit laisser passer son tour. Mais ceux qui causent n'en ont pas davantage — en ont moins. Ce qui sert, ce ne sont pas les expériences, mais la chaleur pour fondre les expériences de chacun. La chaleur vous fait pénétrer comme il convient en des quantités d'expériences. Le défaut capital des natures froides et arides, c'est le manque d'énergie vitale. Elle semble une puissance incroyable; c'est comme si Dieu ressuscitait les morts. Le solitaire regarde avec une sorte d'effroi ce que les autres accomplissent grâce à elle. C'est pour lui chose aussi impossible que les prouesses du Cœur-de-Lion, ou la journée de travail d'un Irlandais sur la voie ferrée. On dit que le présent et l'avenir sont toujours des rivaux. L'énergie vitale

constitue le pouvoir du présent, et ses hauts faits sont comme la structure d'une pyramide. Leur résultat, c'est un lord, un général, un joyeux compagnon. En face d'eux, comme la Mémoire avec son sac de cuir paraît un mendiant vulgaire! Mais cette ardeur géniale se trouve en toutes les natures à l'état latent, et ne se dégage qu'au contact de la société. Bacon disait au sujet des manières: «Pour les acquérir, il suffit de ne pas les mépriser»; de même, nous disons de cette force vitale qu'elle est le produit spontané de la santé et de l'habitude du monde. «Pour ce qui est de la tenue, les hommes se l'apprennent mutuellement, comme ils prennent la maladie les uns des autres.»

Mais les gens doivent être pris à très petites doses. Si la solitude est orgueilleuse, la société est vulgaire. Dans le monde, les capacités supérieures de l'individu sont considérées comme choses qui disqualifient. La sympathie nous abaisse aussi facilement qu'elle nous élève. Je connais tant d'hommes que la sympathie a dégradés, des hommes ayant des vues natives assez hautes, mais liés par des rapports trop affectueux aux personnes grossières qui les entouraient! Les hommes n'arrivent pas à s'unir par leurs mérites, mais s'ajustent les uns aux autres par leurs infériorités — par leur amour du bavardage, ou par simple tolérance ou bonté animale. Ils troublent et font fuir l'être qui a de hautes aspirations.

Le remède consiste à fortifier chacune de ces dispositions par l'autre. La conversation ne nous

corrompra pas si nous venons dans le monde avec notre propre manière d'être et de parler, et l'énergie de la santé pour choisir ce qui est nôtre et rejeter ce qui ne l'est pas. La société nous est nécessaire ; mais que ce soit la société, et non le fait d'échanger des nouvelles, ou de manger au même plat. Être en société, est-ce s'asseoir sur une de vos chaises ? Je ne vais point chez mes parents les plus intimes, parce que je ne désire pas être seul. La société existe par affinités chimiques, et point autrement.

Réunissez des gens en leur laissant la liberté de causer, et ils se partageront rapidement d'eux-mêmes en bandes et en groupes de deux. On accuse les meilleurs d'être exclusifs. Il serait plus vrai de dire qu'ils se séparent comme l'huile de l'eau, comme les enfants des vieillards, sans qu'il n'y ait là ni amour ni haine, chacun cherchant son semblable ; et toute intervention dans les affinités produirait la contrainte et la suffocation. Chaque conversation est une expérience magnétique. Je sais que mon ami peut s'exprimer avec éloquence ; vous savez qu'il ne peut articuler une phrase : nous l'avons vu en des réunions différentes. Assortissez vos hôtes, ou n'invitez personne. Mettez en tête à tête Stubbs et Coleridge, Quintilien et Tante Miriam, et vous les rendrez tous malheureux. Ce sera immédiatement une geôle bâtie dans un salon. Laissez les chercher leurs pareils, et ils seront aussi gais que des moineaux.

Une civilisation plus haute restaurera dans nos mœurs un certain respect que nous avons perdu. Que faire avec ces jeunes hommes effervescents qui se frayent un passage à travers toutes les barrières, et se comportent dans toutes les maisons comme s'ils étaient chez eux ? Si mon compagnon n'a pas besoin de moi, je le découvre en un instant, et quand le bon accueil n'est plus, des cordes ne pourraient me retenir. On voudrait croire que les affinités s'affirment avec une réciprocité plus sûre.

Ici encore la Nature se plaît, comme elle le fait si souvent, à nous mettre entre des oppositions extrêmes, et notre salut est dans l'adresse avec laquelle nous suivons la diagonale. La solitude est impraticable, et la société fatale. Il nous faut tenir notre tête dans l'une, et nos mains dans l'autre. Nous y arriverons si, en gardant l'indépendance, nous ne perdons pas notre sympathie. Ces montures merveilleuses doivent être conduites par des mains délicates. Nous avons besoin d'une solitude telle qu'elle nous attache à ses révélations quand nous sommes dans la rue et les palais ; car beaucoup d'hommes sont intimidés dans la société, et vous disent des choses justes en particulier, mais ne s'y tiennent pas en public. Toutefois ne soyons pas victimes des mots. Société et solitude, ce sont là des termes décevants. Ce qui importe, ce n'est pas le fait de voir plus ou moins de gens, mais la promptitude de la sympathie ; une âme saine tirera ses principes de l'intuition, en une

ascension toujours plus pure vers le bien suffisant et absolu, et acceptera la société comme le milieu naturel où ils doivent s'appliquer.

Civilisation

Un certain degré de progrès depuis l'état le plus grossier où l'on trouve l'homme — l'état de celui qui habite dans les cavernes ou sur les arbres, comme le singe ; l'état du cannibale, du mangeur de limaçons écrasés, de vers et de détritrus — un certain degré de progrès au-dessus de ce point extrême s'appelle la Civilisation. C'est un mot vague, complexe, comprenant bien des degrés. Personne n'a essayé de le définir. M. Guizot, écrivant un livre sur la question, ne le fait pas. La civilisation implique le développement d'un homme hautement constitué, amené à une délicatesse supérieure de sentiments, ainsi qu'à la puissance pratique, à la religion, à la liberté, au sens de l'honneur, et au goût. Dans notre embarras à définir en quoi elle consiste, nous le suggérons d'ordinaire par des négations. Un peuple qui ignore les vêtements, le fer, l'alphabet, le mariage, les arts de la paix, la pensée

abstraite, nous l'appelons barbare. Et quand il a trouvé ou importé nombre d'inventions, comme l'ont fait les Turcs et les Mores, il y a souvent quelque complaisance à l'appeler civilisé.

Chaque nation se développe d'après son génie, et a une civilisation qui lui est propre. Les Chinois et les Japonais, bien qu'achevés chacun en leur genre, différent de l'homme de Madrid ou de l'homme de New-York. Le terme implique un progrès mystérieux. Il n'en est point, chez les brutes ; et dans l'humanité moderne, les tribus sauvages s'éteignent graduellement plutôt qu'elles ne se civilisent. Les Indiens de ce pays n'ont pas appris les travaux de la race blanche, et en Afrique le nègre d'aujourd'hui est le nègre du temps d'Hérodote. Chez d'autres races, la croissance ne s'arrête pas ; mais le progrès que fait un jeune garçon « quand ses canines commencent à percer », comme nous disons — quand les illusions de l'enfance s'évanouissent journellement, et qu'il voit les choses d'une manière réelle et compréhensive — les tribus le font aussi. Il consiste à apprendre le secret de la force qui s'accumule, le secret de se dépasser soi-même. C'est chose qui implique la facilité d'association, le pouvoir de comparer, le renoncement aux idées fixes. Pressé de se départir de ses habitudes et traditions, l'Indien se sent mélancolique, et comme perdu. Il est subjugué par le regard de l'homme blanc, et ses yeux fuient. La cause de l'un de ces élans de croissance est toujours quelque

nouveauté qui étonne l'esprit, et le pousse à oser changer. Ainsi à l'origine de tout perfectionnement, il y a un Cadmus, un Pytheus, un Manco Capac — quelque étranger supérieur qui introduit de nouvelles inventions merveilleuses, et les enseigne. Naturellement, il ne doit pas savoir trop de choses, mais doit avoir les sentiments, le langage et les dieux de ceux qu'il veut instruire. Mais c'est surtout le rivage de la mer qui a été le point de départ du savoir, comme du commerce. Les peuples les plus avancés sont toujours ceux qui naviguent le plus. La force que la mer exige du marin en fait rapidement un homme, et le changement de pays et de peuple affranchit son esprit de bien des sottises de clocher.

Où commencer et finir la liste de ces hauts faits de la liberté et de l'esprit, dont chacun marque une époque de l'histoire ? Ainsi, l'influence d'une maison de bois ou de pierre sur la tranquillité, la force et l'affinement du constructeur est immense. L'homme vivant dans une caverne ou un camp, le nomade, meurt sans plus de propriété que n'en laisse le cheval ou le loup. Mais un travail aussi simple que la construction d'une maison une fois achevé, ses principaux ennemis sont tenus en respect. Il est à l'abri des dents des animaux sauvages, de la gelée, des coups de soleil, et des intempéries ; et les facultés supérieures commencent à donner leur moisson. Les idées et les arts naissent, ainsi que les bonnes manières, la beauté sociale, la joie. C'est

chose merveilleuse de voir comme le piano s'introduit rapidement dans une cabane à la limite du désert. Vous croiriez qu'on l'a trouvé sous un sapin. Avec lui vient la grammaire latine — et voici qu'un de ces jeunes garçons à cheveux de filasse compose une hymne sur le Dimanche. Maintenant que les Collèges, que les Sénats soient attentifs ! car voici un être qui, en développant ses goûts supérieurs sur le fonds de la constitution de fer du pionnier, recueillera tous leurs lauriers en ses mains puissantes.

Quand en élargissant, nivelant le sentier de l'Indien et en y construisant des ponts, on en a fait une bonne route, il devient un bienfaiteur, un pacificateur, un porteur de richesses, un créateur de débouchés, un chemin pour le commerce. Un autre progrès dans la voie de la civilisation est le passage de la guerre, de la chasse, et de l'état pastoral à l'agriculture. Pour traduire leur sentiment de l'importance de ce progrès, nos ancêtres scandinaves nous ont laissé une légende significative. « Il était une fois une géante qui avait une fille, et l'enfant vit un cultivateur labourant un champ. Alors elle courut, le prit entre l'index et le pouce, le mit avec sa charrue et ses bœufs dans son tablier, et le porta à sa mère en disant : « Mère, qu'est-ce que cette espèce d'escarbot que j'ai trouvé remuant dans le sable ? » Mais la mère répondit : « Laisse-le mon enfant ; il nous faut partir du pays, car ces gens l'habiteront. » Un autre progrès est l'institution des postes avec sa force

éducatrice accrue par le bon marché, et protégée dans le monde par une sorte de sentiment religieux ; de sorte que je considère la vertu d'un pain à cacheter, d'une goutte de cire ou de gomme qui garde une lettre pendant qu'elle vole par delà les mers et les terres et arrive à son adresse comme si un bataillon d'artillerie l'apportait, comme un excellent critérium de la civilisation.

La division du travail, la multiplication des arts de la paix, qui n'est pas autre chose qu'une large opportunité accordée à chaque homme de choisir ses occupations selon ses aptitudes — de vivre de ce qu'il fait le mieux — remplit l'État de travailleurs heureux et utiles ; et ceux-ci, créant la demande par l'offre tentante de leurs produits, sont récompensés rapidement et sûrement par une vente fructueuse : et quelle police, quels dix commandements devient ainsi leur travail ! Bien vraie est la remarque du Dr. Johnson, à savoir que « les hommes sont rarement plus innocemment occupés que quand ils gagnent de l'argent » .

Les premières mesures du Gouvernement civil, bien qu'elles suivent ordinairement les directions naturelles, telles que les tendances du langage, de la race, de la religion, et de la contrée, exigent toutefois chez les gouvernants la sagesse et l'esprit de conduite, et leurs résultats enchantent l'imagination. « Nous voyons des multitudes indomptables obéir, en dépit des passions les plus fortes, à la coercition d'un pouvoir qu'elles

perçoivent à peine, et les crimes de l'individu signalés et punis à l'autre extrémité du monde. »

La situation que les femmes occupent dans la communauté est un autre critérium de la civilisation. La pauvreté et le travail, avec un esprit droit, lisent très aisément les lois de l'humanité, et les aiment : créez entre les sexes de justes relations de respect mutuel, et une moralité sévère donnera à la femme ce charme essentiel qui développe tout ce qui est délicat, poétique, porté à l'esprit de sacrifice, qui fait naître la politesse et le savoir, la conversation et l'esprit, chez son rude compagnon ; aussi pensé-je qu'une pierre de touche suffisante de la civilisation, c'est l'influence des femmes de bien.

Un autre critérium de la culture est la diffusion du savoir, débordant les barrières des castes et, grâce au bon marché de la presse, apportant dans le sac du marchand de journaux l'Université à la porte de l'homme pauvre. Des fragments de science, de pensée, de poésie, se trouvent dans la feuille la plus ordinaire, de sorte qu'en chaque maison on hésite à brûler un journal avant de l'avoir parcouru.

Avec les derniers perfectionnements de son équipement complet, le navire est un abrégé et un compendium des arts d'une nation — le navire gouverné par le compas et la carte, avec la longitude calculée d'après le chronomètre, et mû par la vapeur au milieu des vagues déchaînées, à des distances immenses

du pays :

Les battements de son grand cœur de fer
Vont palpitant à travers les orages.

L'habitude ne saurait diminuer l'étonnement que fait naître cette domination de forces si prodigieuses, par une créature si faible. Je me rappelle avoir observé, en traversant l'océan, l'ingéniosité admirable grâce à laquelle la machine avait été amenée dans son travail continu à tirer de l'eau de mer deux cent galons d'eau potable à l'heure, suppléant ainsi à tous les besoins du navire.

L'ingéniosité qui pénètre les détails complexes, l'homme qui subvient à ses besoins, la cheminée qui absorbe sa propre fumée, la ferme produisant tout ce que l'on y consomme, la prison même forcée de se suffire et de fournir un revenu et, mieux encore, devenant une École de correction, une manufacture où l'on fait d'honnêtes gens des coquins, comme le steamer tirait de l'eau potable de l'eau salée — toutes ces choses sont des exemples de la tendance à combiner des antagonismes, à utiliser le mal, et c'est là la marque d'une haute civilisation.

La civilisation est le résultat d'une organisation singulièrement complexe. Chez le serpent, tous les membres sont engaînés ; pas de mains, pas de pieds, pas de nageoires, ni d'ailes. Chez l'oiseau et le quadrupède, les membres se délient, et commencent à agir. Chez l'homme, ils sont tous dégagés, et pleins d'activité

joyeuse. Avec ce désemmaillotement, il reçoit l'illumination absolue que nous appelons la Raison, et par là même la vraie liberté.

Le climat entre pour beaucoup dans ce perfectionnement. La civilisation supérieure n'a jamais aimé les régions chaudes. Partout où il neige, on trouve d'ordinaire la liberté civile. Là où croissent les bananes, l'organisme animal, est indolent, développé aux dépens de qualités plus hautes : l'homme devient sensuel et cruel. Mais ce n'est pas là un rapport invariable. Une haute élévation de sentiment moral l'emporte sur les influences défavorables du climat, et quelques-uns de nos plus grands exemples d'hommes et de races viennent des régions équatoriales — tels les génies de l'Égypte, de l'Inde, et de l'Arabie.

Ces faits sont des critères ou marques de la civilisation ; et le climat tempéré a une influence importante, bien qu'elle ne soit pas absolument indispensable, car le savoir, la philosophie, les arts, ont existé en Islande et aux tropiques. Mais il est une condition essentielle à l'éducation sociale de l'homme, à savoir la moralité. Il ne peut y avoir de civilisation avancée sans une moralité profonde, bien qu'on ne la désigne pas toujours sous ce nom, mais qu'on l'appelle parfois le point d'honneur, comme dans les institutions de la chevalerie ; ou le patriotisme, comme dans les républiques de Sparte et de Rome ; ou l'enthousiasme, comme chez quelque secte religieuse qui impute ses

vertus à ses dogmes ; ou la cabale, ou l'esprit de corps, chez une association de francs-maçons ou d'amis.

L'évolution d'une société destinée à des fins supérieures doit être morale ; elle doit suivre le sillon des roues célestes. Elle doit avoir des buts universels. Qu'est-ce qui est moral ? C'est de respecter en agissant les fins catholiques ou universelles. Écoutez la définition que Kant donne de la conduite morale : « Agis toujours de telle sorte que le motif immédiat de ton vouloir puisse devenir une règle universelle pour tous les êtres intelligents. »

La civilisation dépend de la moralité. Tout ce qui est bon dans l'homme s'appuie sur quelque chose de supérieur. Cette loi s'applique aux petits faits comme aux grands. Ainsi, toute notre force et tous nos succès dans le travail manuel dépendent de l'aide que nous empruntons aux éléments. Vous avez vu un charpentier sur une échelle, coupant des éclats de poutre avec une hache. Comme il est gauche ! Quelle mauvaise situation pour travailler ! Mais voyez-le à terre, disposant son bois au-dessous de lui. Maintenant, ce ne sont plus ses faibles muscles, mais les forces de la planète qui font retomber la hache ; c'est-à-dire que la planète elle-même se charge de fendre son bois. Le fermier a à supporter beaucoup de mauvaise volonté, de paresse et de négligence de la part de ses scieurs de long ; un jour, il s'avise d'installer sa scierie au bord d'une chute d'eau, et la rivière ne se fatigue jamais de tourner sa roue ; la

rivière est toujours de bonne humeur et n'insinue jamais une objection.

Nous avons des lettres à envoyer : les courriers ne pouvaient aller ni assez vite, ni assez loin ; ils brisaient leurs voitures, surmenaient leur chevaux, avaient à lutter contre les mauvaises routes au printemps, la neige en hiver, les chaleurs en été ; ils ne pouvaient les faire trotter. Mais nous avons découvert que l'air et la terre étaient remplis d'électricité, et d'une électricité qui suivait toujours notre chemin — précisément le chemin par lequel nous avons à faire des envois. L'électricité voudrait-elle porter notre message ? Aussi volontiers que si ce n'était rien ; elle n'avait pas autre chose à faire ; elle le porterait en moins d'une seconde. Seulement un doute surgit, une objection capitale — elle n'avait pas de sac, pas de poche visible, pas de mains, pas même une bouche pour porter une lettre. Mais, après maintes réflexions et expériences, nous sommes parvenus à trouver le moyen, à plier la lettre en une missive si serrée et si invisible qu'elle puisse la porter en ces poches invisibles que n'ont faites ni l'aiguille, ni le fil — et la lettre est partie comme par enchantement.

J'admire encore plus que l'invention de la scierie l'ingéniosité qui, sur le rivage de l'océan, a amené le flux et le reflux à mouvoir les roues et à broyer le grain, empruntant ainsi l'aide de la lune, comme d'un serviteur à gages, pour moudre, tourner, pomper, scier,

fendre des pierres, et rouler du fer.

Qu'il s'agisse de n'importe quel labeur, la sagesse de l'homme consiste à attacher son char à une étoile, et à voir ce labeur fait par les dieux mêmes. Le moyen d'être fort, c'est d'emprunter la puissance des éléments. La force de la vapeur, de la pesanteur, du galvanisme, de la lumière, des aimants, du vent, du feu, nous sert jour après jour, et ne nous coûte rien.

Notre astronomie est pleine d'exemples de recours à ces auxiliaires. Ainsi, sur une planète aussi petite que la nôtre, le besoin d'une base adéquate pour les calculs astronomiques, afin de découvrir, par exemple, la parallaxe d'une étoile, s'est fait sentir de bonne heure. Mais ayant fixé par l'observation la place d'une étoile, grâce à un procédé aussi simple qu'une attente de six mois et une répétition de l'observation, l'astronome a trouvé le moyen de mettre le diamètre de l'orbite de la terre, disons deux cents millions de kilomètres, entre sa première observation et la seconde, et cette ligne lui a donné une base suffisante pour son triangle.

Toutes nos inventions visent à nous assurer ces avantages. Nous ne pouvons amener à nous les agents célestes ; mais si nous voulons seulement choisir notre tâche dans les directions où ils voyagent, ils l'entreprendront avec le plus grand plaisir. C'est pour eux une règle absolue de ne jamais sortir de leur route. Nous sommes de petits touche-à-tout remuants, et courons de-ci, de-là, ultra serviabiles ; mais ils ne

s'écartent jamais de leurs voies préordonnées — ni le soleil, ni la lune, ni une bulle d'air, ni un atome de poussière.

Nos travaux manuels empruntent la force des éléments; de même notre action politique et sociale s'appuie sur des principes. Pour accomplir quoi que ce soit d'excellent, le vouloir doit travailler en vue de fins larges et universelles. Faible créature, murée de toutes parts, comme l'écrivait Daniel,

À moins de s'élever au-dessus de lui-même,
Que l'homme est une pauvre chose!

Mais quand il s'appuie sur un principe, quand il est le véhicule des idées, il emprunte leur omnipotence: Gibraltar peut être fort, mais les idées sont imprenables et confèrent au héros leur nature invincible. «La grande leçon», disait un saint durant la guerre de Cromwell, «c'est que les meilleurs courages ne sont que des inspirations du Tout-Puissant.» Attachez votre char à une étoile. Ne nous épuisons pas en de pauvres besognes qui ne servent qu'à notre table et à notre bourse. Ne dissimulons pas et ne dérobons pas. Aucun dieu ne nous aidera. Nous trouverons tous leurs coursiers allant en une autre direction — le Chariot, la Grande-Ourse, le Lion, Hercule: chaque dieu nous abandonnera. Travaillez plutôt pour ces choses que les divinités honorent et favorisent — la justice, l'amour, le savoir, l'utilité commune.

Si nous pouvons aller ainsi en des Chars olympiens en orientant nos travaux dans la voie des circuits célestes, nous pouvons également mettre la main sur les agents mauvais, les puissances de ténèbres, et les forcer en dépit de leur vouloir à servir les fins de la sagesse et de la vertu. Ainsi, un Gouvernement sage impose des taxes et des amendes sur les plaisirs vicieux. Quel service le Gouvernement américain, qui n'est pas encore soulagé de son extrême indigence, se rendrait à lui même et rendrait à chaque village et hameau des États-Unis, s'il consentait à taxer le whiskey et aller presque jusqu'à la prohibition! N'était-ce pas Bonaparte qui disait que les vices étaient d'excellents patriotes? — «il tira cinq millions de la passion de l'eau-de-vie, et aurait bien aimé savoir quelle est la vertu qui lui aurait rapporté autant.» Le tabac et l'opium ont de larges épaules, et s'il vous plaît de leur faire payer un haut prix pour les jouissances qu'ils donnent et le mal qu'ils font, ils porteront allégrement la charge des armées.

Ce sont là des traits caractéristiques, des mesures et des méthodes; et le vrai critérium de la civilisation, ce n'est ni le cens, ni l'étendue des villes, ni les récoltes, non, mais, l'espèce d'hommes que la contrée produit. Je vois les vastes avantages de ce pays, embrassant la largeur de la zone tempérée. Je vois l'immense prospérité matérielle — villes après villes, États après États, et la richesse accumulée dans les puissantes constructions des cités, le quartz des montagnes de

Californie déchargé à New-York pour être réempilé le long du rivage du Canada à Cuba, et de là retourner de nouveau vers l'Ouest, en Californie. Mais ce ne sont pas les rues de New-York construites par le concours des ouvriers et la richesse de toutes les nations — bien que s'étendant vers Philadelphie jusqu'à la toucher, et au nord jusqu'à toucher NewHaven, Hartford, Springfield, Worcester et Boston — ce ne sont pas ces choses qui font la valeur réelle. Mais quand je regarde ces constellations de villes qui animent et représentent le pays, et vois combien peu le Gouvernement a à intervenir dans leur vie quotidienne, combien toutes les familles se maintiennent et se dirigent elles-mêmes — groupements d'hommes en sociétés absolument naturelles — sociétés créées par le commerce, la parenté, les habitudes hospitalières — quand je considère dans chaque demeure l'homme agissant sur l'homme par la puissance de l'opinion, la puissance d'une activité plus étendue ou mieux dirigée, l'influence affinante des femmes, les opportunités que l'expérience et des causes permanentes offrent à la jeunesse et au travail — quand je vois combien chaque personne vertueuse et bien douée, que tous respectent, vit affectueusement avec nombre d'excellentes gens dont la renommée ne s'étend pas au loin et qu'elle regarde peut-être avec raison comme ses supérieures par la vertu, l'harmonie et la force de leurs qualités, je vois quelles solides valeurs l'Amérique possède, et y trouve

un critérium de la civilisation supérieur à celui que fournissent les grandes villes ou les richesses énormes.

À parler strictement, le perfectionnement capital réside dans le progrès moral et intellectuel. L'apparition de l'hébreu Moïse, de l'hindou Bouddha — en Grèce, celle des Sept Sages, du pénétrant et intègre Socrate et du stoïcien Zénon — en Judée, la venue de Jésus — et dans la Chrétienté moderne, de ces hommes vivant leurs idées que furent Huss, Savonarole, et Luther — sont des causes qui entraînent les races à des convictions nouvelles, et élèvent la norme de la vie. En présence de ces forces, il est frivole d'insister sur l'invention de l'imprimerie ou de la poudre à canon, de la vapeur ou de l'éclairage au gaz, des capsules et des souliers de caoutchouc, qui sont des jouets produits aux dépens de cette sécurité, de cette liberté, et de cette joie que crée dans la société une moralité supérieure. Ces inventions ajoutent à la vie privée et publique un certain confort et une certaine facilité; mais une moralité plus pure qui aiguillonne le génie, civilise la civilisation et rejette en arrière dans les choses profanes tout ce que nous tenions pour sacré, comme la flamme de l'huile jette une ombre quand elle est éclairée par la flamme de Bude. Les critères populaires du progrès n'en seront toujours pas moins les inventions et les lois. Mais s'il est un pays qui à aucun de ces points de vue ne puisse résister à l'examen — un pays où le savoir ne peut se répandre sans encourir le risque des lois de

— | | —

violence ou des décrets d'État — où la parole n'est pas libre — où la poste est violée, les sacs de correspondance ouverts, et les lettres passées au cabinet noir — où on désavoue hors de l'État les dettes publiques et privées — où l'on attaque la liberté dans l'institution primordiale de la vie sociale — où la position de la femme nègre porte injurieusement atteinte à la position de la femme blanche — où les arts sont tous importés, sans vie indigène — où le salaire que le travailleur a gagné de ses propres mains ne lui est pas assuré — où le vote n'est ni libre ni équitable — à tous ces points de vue le pays n'est pas civilisé, mais barbare ; et il n'est pas d'avantages venant du sol, du climat ou du système côtier qui puissent résister à ces dommages homicides.

La moralité et tous les corollaires de la moralité, tels que la justice pour tous les citoyens et la liberté personnelle, sont choses essentielles. Montesquieu dit : « Les pays sont bien cultivés non dans la mesure où ils sont fertiles, mais où ils sont libres » ; et l'observation n'est pas moins vraie, mais plus encore, si au lieu de la culture des terres, il s'agit de la culture des hommes. Que toute l'activité publique de l'État s'applique à assurer le plus grand bien au plus grand nombre, voilà la plus haute marque de la civilisation.

— | | —

DU MÊME AUTEUR

Prose :

- Nature (1836)
- The American Scholar (1837)
- The Divinity School Address (1838)
- Essays: First Series (1841), *comprenant* Compensation, Self-Reliance *et* Circles
- The Transcendentalist (1841)
- Essays: Second Series (1844), *comprenant* The Poet, Experience *et* Politics
- Representative Men (1850), *essais sur Napoléon, Platon, Montaigne, Shakespeare et Goethe*
- English Traits (1856)
- The Conduct of Life (1860), *comprenant* Fate *et* Power
- Thoreau (1862)

Poésie :

- Threnody, Uriel, Works and Days *et* le célèbre Concord Hymn.

Texte disponible sur le site de

WIKIPEDIA

L'encyclopédie libre

(projet Wikisource : Bibliothèque universelle)

à l'adresse :

http://fr.wikisource.org/wiki/Société_et_solitude

et

http://fr.wikisource.org/wiki/La_Civilisation

Catégories :

XIX^e siècle | Poète
Écrivain américain
Philosophe athée
Transcendentalisme

Sur l'auteur,

consulter également l'article Wikipedia :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ralph_Emerson

Le Rayon des **H**umanités | VOLUME 26
(*On vous a pourtant prévenu.*)
Septembre 2013

Création graphique :
Fritz Bang

Le Rayon des **H**umanités (*On vous a pourtant prévenu.*)

Un livre transmet le rêve d'abord silencieux d'un auteur. Mais, alentour, le chaos médiatique s'avère si tumultueux et bruyant qu'il couvre nos songes de désordres et de confusion, de bruits et de fureur. Nos consciences, alors perturbées, s'égarant, mais se retrouvent, embrigadées. Par le simple fait de penser sans recul critique construit, nous nous injectons les injonctions de la domination pour parfaire encore le harnais pesant de notre servilité.

Alors, à l'heure étrange où *humaniste, intellectuel* ou *esthète* se lancent — pour certains — comme des insultes, là où semblent s'évanouir la force de nos colères et les racines de nos révoltes, peut-être convient-il de tirer une langue énorme à tous ces foutriquets de la norme, une langue si belle, si franche, si libre, une langue qui porte aux loins notre refus des conformismes mollassons de tous poils, mais aussi notre exécution du sirop poisseux des plumes dévotes et dévouées, une langue qui nous libère, enfin, des obligations d'avancer tête basse comme de la nécessité de ployer l'échine.

Sur les étagères du Rayon des Humanités, vous croiserez les voies éteintes d'auteurs qui, à leur manière,

ont écrit un non à tous les abus d'autorité, qu'ils soient idéologiques, dogmatiques, hiérarchiques, étatiques, politiques et même divins, ou, pour le dire sans ambages, pour s'opposer à toute forme de pouvoir qui vise à installer ne serait-ce qu'un homme au dessus des autres.

Le livre devient, alors, délice, paradis ou extase, lorsqu'il élève à ce point notre goût pour les altitudes et notre envie d'en communiquer les félicités.

Puisse cette petite bibliothèque des civilités vous redonner le goût de l'impertinence, science pertinente autant que jubilatoire et indispensable pour rediriger le bottage de culs vers les sphères idoines, voire célestes...

70 ans après la disparition d'un auteur, les droits liés à ses œuvres versent dans le domaine public, pour devenir un bien commun, libre de droits. Il devient donc possible de les diffuser pour continuer à les faire vivre, à les transmettre et à les partager. Pour nous permettre, aussi, d'améliorer nos vies et nos civilisations.

Cependant, la nouvelle mise en page des ouvrages présentés ici constitue une nouvelle œuvre et, à ce titre, crée de nouveaux droits pour son auteur. Vous pouvez donc « extraire » les textes dépouillés de leurs attributs graphiques et typographiques — la matière première — contenus dans ces ouvrages (ou les télécharger aux adresses indiquées) pour les destiner à une nouvelle utilisation originale. Vous ne pouvez, par contre, exploiter ces fichiers PDF sans autorisation expresse de leur auteur. Soyez, ici, remercié du respect de ce principe.

Les fichiers PDF de ces ouvrages mis en téléchargement gratuit sur ce site sont destinés à un usage strictement personnel, à l'exclusion de toute utilisation commerciale sans autorisation expresse et préalable de leur auteur.

Ces ouvrages sont téléchargeables au format PDF à l'adresse suivante : <http://www.francois-busier.com>, à la rubrique « Le Rayon des Humanités ».

CATALOGUE

1. *Discours de la servitude Volontaire*, Étienne de La BOËTIE (1549)
2. *La Désobéissance civile*, Henry David THOREAU (1849)
3. *Tableau analytique du cocuage*, Charles FOURIER (date inconnue)
4. *Mémoires*, François Claudius KOËNIGSTEIN, dit RAVACHOL (1892)
5. *Du Principe d'autorité*, Pierre-Joseph PROUDHON (1851)
6. *Sur l'Anarchie*, Adolphe RETTÉ (1898)
7. *Le Code Noir*, anonyme (1685)
8. *Les Délivrescences*, Henri BEAUCLAIR & Gabriel VICAIRE (1885)
9. *L'Instruction intégrale*, Michel BAKOUNINE (1869)
10. *Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de ****, Denis DIDEROT (1776)
11. *De la Nécessité d'adopter l'esclavage en France*, anonyme (1797)
12. *L'A.B.C. du libertaire*, Jules LERMINA (1906)
13. *L'Histoire de la littérature française*, Jean-Jacques AMPÈRE (1834)
14. *L'Anarchie*, Élisée RECLUS (1894)
15. *Le Droit à la Paresse*, Paul LAFARGUE (1883)
16. *De l'Esprit géométrique et de l'art de persuader*, Blaise PASCAL (vers 1657-58)
17. *Le Bouquimiste assassin*, Prosper BLANCHEMAIN (1879)
18. *Le Programme anarchiste*, Errico MALATESTA (1899-1920)
19. *Le Chef d'œuvre inconnu*, Honoré de BALZAC (1831)
20. *Advis pour dresser une bibliothèque*, Gabriel NAUDÉ (1627)
21. *Dictionnaire des idées reçues*, Gustave FLAUBERT (1910)
23. *Testament*, Jean MESLIER (1762)
24. *Épiloges (Extraits)*, Rémy de GOURMONT (1895-1898)
25. *De la Constance du sage*, SÈNÈQUE (1762)
26. *Société et solitude & Civilisation*, Ralph Waldo EMERSON (1899)
27. *Manuel d'Épictète*, d'après ARRIEN (I^{er}/II^e SIÈCLES)
28. *La Fable des abeilles*, Bernard MANDEVILLE (1705) [1714]

Consulter le catalogue complet sur <http://www.francois-busier.com>
